

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: - (1999)
Heft: 124

Artikel: Sur les traces de Souvorov
Autor: Hans, Christophe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847579>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sur les traces de Souvorov



La bataille fait rage entre les troupes de Souvorov et l'armée française sur le Pont du Diable.

Christophe Hans

Automne 1799 : un pan d'histoire européenne se joue au cœur des Alpes : le généralissime Alexandre Souvorov, héros de la campagne d'Italie, s'empare du Gothard pour attaquer les Français sur le Plateau. La Suisse alémanique est au cœur de la tourmente. Les gestes du Russe entreront dans la légende.

C'est une épopée et une tragédie. Dans l'histoire militaire moderne, il y a peu d'événements qui ont autant marqué les esprits que la traversée des Alpes effectuée par le général russe Souvorov entre le 24 septembre et le 10 octobre 1799. Alexandre Souvorov, maréchal russe couvert de gloire sur les champs d'Italie, vainqueur des insurrections polonaises, pourfendeur de l'Ottoman en Europe centrale et sur les bords de la mer Noire, ne se doute pas de ce qui l'attend sur le sol suisse lorsqu'il quitte la plaine du Pô au début de septembre. En fait, il n'a jamais eu l'intention de porter la bataille en Suisse. Ce qu'il veut, c'est marcher sur Nice le plus vite possible pour écraser

les Français. Son tsar en a décidé autrement. Nous sommes en pleine guerres de coalition contre les forces révolutionnaires françaises. L'Autriche, l'Angleterre et la Russie se sont alliées pour stopper la déferlante de 1789. Déjà, les Alliés ont chassé les Français du nord de l'Italie, mais ces derniers tiennent la Suisse, dont Bonaparte avait vite reconnu l'intérêt stratégique: les cantons suisses gardent le passage des Alpes et forment un cordon sanitaire d'Etats inféodés, une zone tampon idéale pour protéger le développement de la Révolution. Depuis le début de la décennie, l'ancienne Confédération se craquèle. Les villes changent de constitution et les cantons sont dans l'incapacité

d'organiser ensemble une défense efficace. Lorsque les Français foulent son sol en 1798, seules Berne et la Suisse centrale tentent de résister. Sans succès. La République helvétique est créée de toute pièce. La Suisse n'a plus de destin propre et se fond dans l'histoire continentale. Les Français en feront le champ de bataille de l'Europe en y concentrant leur plus grande armée, plus de 100 000 hommes. Les Austro-Russes en auront autant. Le front s'établit sur la Limmat et la Linth, après que les Russes ont repris Zürich aux forces révolutionnaires. Mais alors que vient faire Souvorov au milieu des Alpes ? En fait, le tsar est la victime d'un marché de dupes orchestré par le cabinet autrichien. Devant les succès rencontrés en Italie par les soldats russes, Vienne craint que Paul I^{er} ne gagne trop d'influence au sud des Alpes. Déjà, les armées de ce dernier invitent les princes italiens à regagner leurs terres, alors que les Autrichiens ont bien l'intention de s'y installer. L'Angleterre aussi ne voit pas d'un bon œil cette percée slave qui pourrait mettre en péril sa toute nouvelle suprématie en Méditerranée, après la



Dans les Alpes, la pluie, la neige et le brouillard ralentissent l'avance des troupes du général

► victoire de Nelson sur la flotte française à Aboukir. Il faut que Souvorov quitte coûte que coûte la Botte. Londres et Vienne s'accordent pour proposer au tsar l'ouverture d'un nouveau front sur le Rhin qui nécessite de battre les Français en Suisse. Paul I^{er} n'y voit que du feu et Souvorov, en bon soldat, n'a plus qu'à s'exécuter. Le généralissime décide de prendre le chemin le plus court et envoie ses ordres à ses subordonnés : pendant qu'il attaquera le Gothard, le général Rimski-Korsakov livrera bataille contre Masséna devant Zürich et repoussera son armée au delà de la chaîne de l'Albis. Souvorov opérera la jonction aux environs de Zoug avec les troupes auto-suisse du général Hotze, de faction sur la Linth. Ensemble, ils prendront les Français à revers pour les écraser. Le plan est

Deux pistolets laissés en cadeau par Souvorov lors de son passage à Bellinzona



bien pensé. Souvorov peut se mettre en marche. Il a avec lui 22 000 hommes dont 17 000 aptes au combat. Trois semaines plus tard, lorsqu'il se présente devant Coire, il ne lui en reste que 15 000. Les autres sont morts ou ont été laissés à la mansuétude de l'ennemi. Après avoir essuyé le feu des Français, l'armée du généralissime a connu la faim et l'exténuation physique, avant d'être achevée par des conditions météorologiques désastreuses. Des 700 bêtes de somme qui servaient de convoi, des chevaux des Cosaques, de l'artillerie de montagne ou du trésor de l'armée, il ne reste rien. Il faut lire Clausewitz, qu'on ne saurait accuser de sentimentalisme guerrier, pour prendre la mesure de la catastrophe.

La défaite est totale, car dès le départ le plan a mal tourné. Les Autrichiens se sont en partie retirés de Suisse sur la pointe des pieds, laissant les Russes seuls s'embourber. En outre, Korsakov perd la bataille de Zürich, ce qui sème le doute et d'autres déroutes sur le front de la Linth. Souvorov n'a alors plus l'avantage du nombre. Il est condamné à la retraite. Et pourtant: la neige, la pluie, l'altitude, la sauvagerie des torrents de montagne, les gorges des Schöllenen, le côtoiement quotidien des sommets alpins dans une période qui s'ouvre au romantisme, ont transformé cette marche en odyssee. Le dépassement de soi que la faim, le froid et l'effort physique impliquaient, ont transformé cette campagne en un exploit sportif avant la lettre et fait entrer ces soldats dans la légende. Souvorov et ses hommes sont célébrés dans leur patrie comme des héros. Entretemps, le tsar Paul I^{er} a réalisé sa duperie. Excédé des supercheries autrichiennes, il se retire de la coalition et rappelle ses

troupes. Victime des cabales de la Cour, Souvorov, blessé dans son orgueil, sera exilé dans ses terres et s'éteindra quelques mois plus tard. Il avait 70 ans. Les Autrichiens n'ont rien gagné de leurs manigances. Privés de l'appui des Russes, ils ne parviennent pas à



Le Pont du Diable, enserré dans les gorges des Schöllenen

se maintenir en Italie qu'ils reprendront au profit des Français. En définitive, le seul qui tirera son épingle du jeu est un dénommé Bonaparte...

Au pont du Diable, la bravoure des Cosaques dépasse l'entendement.

Souvorov met deux jours pour relier Airolo à Altdorf. Déjà la fatigue et la faim guettent. En enlevant le pont du Diable, il traverse un des lieux les plus dramatiques des Alpes. La légende peut commencer. En haut, le « trou d'Uri ». La Reuss quitte la vallée d'Urseren pour plonger dans les gorges des Schöllenen. Le pont du Diable qui l'enjambe existe depuis le XIII^e siècle. Celui que l'on traverse aujourd'hui date du XVII^e. Le massif du Gothard n'est impressionnant qu'à l'ouest d'Airolo. En se plaçant un peu plus loin du village, sur la route du Nufenen, le nez collé à la montagne, on est confronté à sa masse en voyant les épingles à cheveux de la nouvelle route contruite en porte-à-faux. Souvorov n'avait pas le choix. S'il voulait atteindre Zürich le plus rapidement possible, il devait lui aussi avaler ces quelques mille mètres de dénivellation. Le maréchal avait auparavant pris soin de ne garder que le strict minimum. Les soldats portaient leur nourriture pour quelques jours. Les canons de montagne et 8 à 10 jours de vivres avaient été chargés sur les mulets. Comme les Autrichiens n'avaient livré que la moitié des 1 300 bêtes demandées, les Cosaques durent céder leur monture pour aider au transport.


Au matin du 24 septembre 1799, conformément à ses principes, Souvorov attaque de front. Les quelque 3 500 Français chargés de défendre le col se battent comme des lions et parviennent à retarder l'avance russe. Les troupes du tsar perdent ce jour-là 1 200 hommes. A notre passage au col, le temps est superbe. Il n'y a que dix jours de beau durant la saison, déplore l'employée du musée. Nous jetons un coup d'œil à la statue de Souvorov qui vient d'être installée pour le bicentenaire. Elle est l'œuvre de l'artiste russe Dimitri Tugarinoff. Le général y apparaît, frêle, le regard mystique, alors qu'un solide Uranais à la peau d'ours l'invite à le suivre. Don Quichotte contre les forces de la nature : nous retiendrons l'allégorie. Après un passage rapide au musée, nous quittons dans une odeur de frite froide ce col décidément trop touristique. Le chemin est agréable. Un peu avant Mötteli, la Reuss réserve une surprise pour le pic-nic : de petites plages de sable jaune invitent à la baignade dans l'eau gelée! Et

comme le temps file, un coup de pouce suffit à nous mener à Andermatt. En décapotable, s'il vous plaît ! Le musée de la vallée (Talmuseum) vaut la peine de s'y arrêter pour qui veut voir dans quel décor les patriciens de l'époque ont reçu le général. Nous poursuivons en direction des gorges des Schöllenen en longeant les casernes.

Après le tunnel, nous sommes au cœur de la célébration souvorovienne. A droite, le monument de 28 m taillé dans le roc en 1898 à la mémoire des héros, fait penser au trou d'une serrure plutôt qu'à une croix orthodoxe. Un petit restaurant, dont le tenancier ne cache pas son côté affairiste, vend des vodkas et des coffrets à bijoux en bois. Sur le couvercle sont collées des cartes postales de l'endroit. Heureusement, en contrebas, le spectacle est

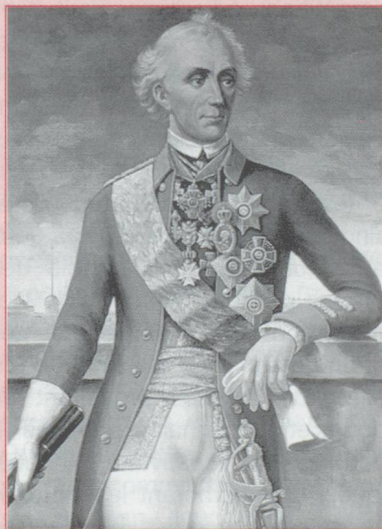


Le pont du Diable était la seule voie possible vers le Lac des Quatre cantons.

magnifique. Le Pont du Diable apparaît dans la couleur du soir. La Reuss cascade du haut de blocs coupés à angle droit. Les falaises des Schöllenen luisent de l'humidité des derniers jours. Depuis le pont, le précipice donne le vertige. Au matin du 25 septembre 1799, lorsque les troupes de Souvorov se présentent face au tunnel, les Français ont choisi de ne pas trop défendre le passage, préférant se regrouper plus bas dans la vallée. Ils n'ont fait sauter que l'arche qui soutient le chemin au-delà du pont. La bataille n'en fut pas moins sanglante et héroïque. Les premiers Russes qui débouchèrent du tunnel furent tirés comme des lapins. Dans la confusion, beaucoup tombèrent dans le ravin. Et finalement, acte ultime de bravoure, certains descendirent dans la rivière, 16 mètres en contrebas, de l'eau jusque sous les bras, pour escalader l'autre versant et chasser les Français. A regarder la gorge, on en a le souffle coupé. Souvorov n'atteindra finalement Altdorf que le 26 au soir. Il a deux jours de retard sur son programme. Ses alliés se sont fait battre à Zürich et il n'en sait rien encore. Les vivres sont épuisés et son armée s'étend d'Airolo à Flüelen. Enfin, et pour couronner le tout, en se présentant sur la rive du lac d'Uri, il constate qu'il n'y a pas de route pour rejoindre Brunnen et Schwytz : les Autrichiens ne l'ont pas prévu et les Français ont fait main basse sur toutes les embarcations. L'Axenstrasse n'a en effet été construite qu'en 1861. Il est piégé, mais n'a pas encore dit son dernier mot... 

Suite dans notre prochain numéro. Article publié avec l'autorisation du journal Le Temps.

Un grand stratège charismatique



Il a la taille fluette, le regard perdu, une petite mèche rebelle sur un front largement plissé. L'iconographie officielle du généralissime n'est guère flatteuse. Et pourtant Alexandre Vasilievic Souvorov Rimnikski (24 novembre 1729 - 18 mai 1800) est un militaire adulé. Il a offert 63 victoires à la Russie et s'est illustré sur presque tous les fronts de l'empire : contre les armées turques, polonaises, contre les Français et les rebelles cosaques. À chaque fois, il se montre brillant stratège et chef charismatique. Pour ses exploits, il sera nommé comte, feld-maréchal, généralissime de l'armée austro-russe, prince d'Italie.

Précurseur de la guérilla, il demande à ses troupes de faire preuve de mobilité, de rapidité et d'initiative, autant de préceptes exigés aujourd'hui par une armée moderne. Souvorov aime attaquer par surprise, déteste faire des reconnaissances trop étendues et assimile la retraite à la défaite. Meneur d'hommes hors pair, craint, respecté et aimé, il s'attire la loyauté de ses troupes en prenant soin de leur bien-être. Souvorov est aussi un érudit qui a étudié les mathématiques et la littérature : il lui arrive ainsi d'écrire ses ordres en rime sur les champs de bataille et s'exprime couramment dans la langue de ses ennemis. Peu loquace, sarcastique, il est plutôt isolé à la Cour et sera exilé sur ses terres, lors de son retour en janvier 1800 à Saint-Petersbourg. Il mourra quatre mois plus tard.

C.H.